

CAPTIVE

Autre livre de l'auteur :

SON OMBRE

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-2083-8

© Micheline Traccoën, 2020

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et
responsable du contenu de ce livre.

Micheline TRACCOËN

CAPTIVE

PREMIÈRE PARTIE
L'ENLÈVEMENT
SEPTEMBRE 1985

Prologue

Le serveur posa les consommations devant les deux hommes attablés tout au fond du bar et s'éloigna rapidement. Ces deux-là avaient des choses à se dire et aucune oreille indiscreète n'était tolérée.

Le plus âgé, un grand maigre avec un nez en forme de bec d'aigle fit claquer ses doigts. Sans hésitation son acolyte, dont les yeux bleus avaient la chaleur d'une banquise, sortit de sa poche de poitrine une enveloppe beige. À sa vue, *Monsieur Raoul* soupira de soulagement.

Mais Dieuvel hésita cependant à la lui donner. Lui-même avait tenu sa promesse et il attendait de l'autre qu'il en fasse autant. Guillaume Raoul tiqua sous l'affront, mais il était beau joueur. De mauvaise grâce cependant, il murmura :

— OK, c'est d'accord.

Aussitôt, l'enveloppe changea de main.

Mais avant de la ranger dans la sacoche de cuir brun dont il ne se séparait jamais, *Monsieur Raoul* vérifia son contenu et quelques expressions de crainte, suivie de jubilation, passèrent sur son visage.

Alors, instantanément l'atmosphère entre les deux hommes se réchauffa. Ils levèrent leur verre à l'unisson et trinquèrent à l'excellente affaire qu'ils venaient de conclure.

Ce jour-là, Guillaume Raoul crut dur comme fer qu'il venait d'acquérir l'arme fatale nécessaire à sa future sécurité et Gabriel Dieuvel, lui, songea aux nombreux problèmes qui allaient lui échoir à partir de ce même jour.

Les espadrilles rouges

J'avais la sensation que mon lit n'avait pas la même stabilité qu'à l'ordinaire. J'ouvris les yeux, il faisait nuit. Sous ma joue, quelque chose remua, c'était à la fois dur et rugueux. Le ronronnement persistant et quelques cahots me firent comprendre que je me trouvais couchée à l'arrière d'une voiture, la tête reposant sur des genoux. Phil ?... Pourquoi n'était-il pas à la conduite ? Le cœur manqua un battement.

Je bougeai un peu, réveillant à la fois des souvenirs et un violent mal de crâne. Je me redressai en gémissant. L'homme sur qui je reposais me saisit doucement, mais fermement, par un bras :

— Tenez-vous tranquille, il ne vous arrivera aucun mal, murmura-t-il.

J'interrogeai d'une voix geignarde où commençait à poindre un début de panique.

— Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ?

— Restez calme. Nous vous emmenons faire une petite virée et nous vous ramènerons chez vous dans quelques jours.

— Pourquoi ? Que se passe-t-il ? Où est Phil ? Qui êtes-vous ? Mais qui êtes-vous donc, bon sang ?

L'homme assis à mes côtés n'avait pas relâché mon coude. Il semblait sur le qui-vive. La voiture fendait la nuit rapidement. Alors, complètement affolée, je réagis brutalement, frappant du poing les épaules et la tête du chauffeur qui, surpris, fit faire une embardée à la voiture.

— Merde, s'exclama-t-il, elle est cinglée !

En même temps, deux bras vigoureux me ceinturèrent sans douceur et je me retrouvai coincée contre la portière. L'homme relâcha son étreinte lorsque vaincue, j'éclatai en sanglots, le front appuyé sur la vitre fraîche.

Oh ! Ce mal de tête ! Je fermai les yeux, je ne me sentais pas très bien. Sans doute à cause de la migraine, je commençais à être inquiétée par des nausées.

— Arrêtez, suppliai-je, arrêtez, j'ai envie de vomir.

Imperturbable, la voiture continua sa course. Le passager assis à la droite du chauffeur tourna à peine la tête en maugréant quelques mots incompréhensibles. Je portai brusquement mes mains à la bouche.

— Arrête-toi, Yann, ordonna mon voisin de banquette.

Mais trop tard, j'éclaboussai le dossier du siège avant et le haut du dos de son occupant qui hurla de colère.

La voiture stoppa net sur le bas-côté de la route. Je ne sus jamais comment j'avais été éjectée de la voiture aussi brutalement, mais je me retrouvai sur l'herbe mouillée, vacillante et pieds nus, tandis qu'une baffe monumentale m'envoyait au sol.

Aussitôt, les deux autres types se précipitèrent sur leur complice. Il y eut entre eux une brève discussion. Puis, le vindicatif enleva avec dégoût sa veste de laine et la jeta avec mauvaise humeur dans le fossé. Il se tourna vers moi, agressif.

— Tu vas la nettoyer, salope !

Mon compagnon de banquette se pencha et m'aida à me relever. Sans un mot, il me guida vers l'auto, prit dans le coffre une gourde remplie d'eau, mouilla un chiffon qu'il me donna pour faire une légère toilette. Ensuite, il me tendit un gobelet et ordonna d'une voix sèche :

— Buvez !

Rétive, je lui tournai le dos et je m'éloignai de quelques pas. Mais l'homme allongea le bras et saisit une mèche de mes cheveux. Je poussai un cri de surprise en stoppant net, mes deux mains agrippées à celle qui me retenait prisonnière. Il insista.

— C'est un léger somnifère. Buvez de plein gré sinon je vous le fais avaler de force.

La menace était claire. J'obéis. Dans ma main, le gobelet tremblait un peu et je fus tentée de verser discrètement son contenu sur le sol, mais une lune pleine et blafarde éclairait la scène et comme l'homme ne me quittait pas du regard, il devina aisément mes intentions.

— Ne vous avisez pas de tricher.

Le son de sa voix avait un soupçon d'ironie.

Pendant ce temps-là, de son côté, le chauffeur entreprit de nettoyer les dégâts ; ensuite, il remonta dans la voiture et remit le moteur en marche.

Le type à la veste de laine me plaqua alors, brutalement, contre la carrosserie. Le troisième homme ouvrit la portière arrière, fit le tour et alla s'asseoir. Je fus poussée à ses côtés sans ménagement avec en prime un coup douloureux dans les reins, hypocrite et vengeur.

Les portières claquèrent comme autant de cadenas sur ma liberté.

La drogue agit efficacement. La tête renversée sur le dossier, je sombrai presque aussitôt dans un mauvais sommeil.

— Allez, réveillez-vous.

Secouée vigoureusement, j'ouvris les yeux et mis un moment à réaliser ma situation. Affalée sur la banquette, je me redressai et constatai avec stupeur que nous étions au pied de montagnes face à un chalet de construction récente.

— Venez. Vous allez vous installer devant un petit-déjeuner qui va vous remettre en forme.

Je reconnus la voix grave qui m'invitait gentiment. Je levai les yeux ; l'homme avait un sourire éblouissant et de merveilleux yeux bleus.

« Dommage que cela appartienne à un si vilain personnage », pensai-je malgré moi.

Fourbue, je sortis du véhicule pieds nus. Je cherchai mes chaussures au fond de la voiture, mais je n'en trouvai qu'une, l'autre avait dû tomber sur la chaussée lorsque j'avais été embarquée de force dans le véhicule.

La perspective de fausser compagnie dans ces conditions à ces messieurs n'avait rien de très réjouissant. Les routes sont souvent mal pavées et mes pieds délicats.

L'air piteux, mon unique chaussure à la main, je marchai en boitillant sur le chemin qui menait au seuil de la maison.

Une fraîcheur agréable régnait à l'intérieur. À gauche de l'entrée, une porte s'ouvrait sur une grande cuisine bien éclairée et très propre, d'où une bonne odeur de café et de pain s'échappait et caressait délicieusement mes narines.

L'homme aux yeux bleus tira vers lui une chaise en bois peint en blanc et m'invita avec courtoisie à prendre place. Il me servit un grand bol de café, me présenta les corbeilles à pain et à fruits et alla s'asseoir à son tour en face de moi. J'avalai rapidement le café, mais je ne touchai aucun des autres aliments mis à ma disposition.

— Comment va votre tête ? s'informa-t-il soudain.

Je fus un peu étonnée de sa compassion, mais je gardai le silence. Machinalement, je passai les doigts dans mes cheveux, à la base de la nuque, là où l'endroit était douloureux.

J'eus beaucoup de peine à retenir une grimace.

— J'ai dû vous assommer. J'en suis désolé. Bon, maintenant venez, je vais vous conduire dans votre chambre.

Inquiète, j'hésitai à le suivre.

— Pourquoi ne pas me dire ce que vous me voulez ? questionnai-je.

— Cela viendra. Pour l'instant, je vous demande de vous tenir tranquille. Si vous êtes sage, il ne vous arrivera rien de fâcheux, répliqua-t-il d'une voix rude et intraitable.

Je croisai son regard et je ne vis plus ce brin de douceur qui, pendant quelques instants, avait brillé dans ses yeux. À la place, un feu intense et brutal brûlait. Je frissonnai de crainte.

Il saisit alors fermement mon bras et m'entraîna vers un escalier étroit qui menait à l'étage supérieur. Mais avant de monter, il fit une halte devant une porte close en bas de l'escalier et en la désignant, il dit : « Pipi. »

La chambre sous la charpente était vaste et propre. Un lit, une table et un petit lavabo blanc dissimulés derrière un rideau en plastique bleu étaient les seuls éléments de confort. Disposé sur le coin de la table, un nécessaire de toilette réduit à son plus simple appareil : un savon, un gant de toilette et une serviette.

Il n'entra pas dans la pièce ; son imposante silhouette bloquait l'entrée.

— Je vais vous envoyer quelqu'un qui s'occupera de vous pendant un jour ou deux, dit-il. Vous lui demanderez de vous procurer ce qui vous sera nécessaire pour vos soins de toilette et de santé. C'est une femme un peu bourrue et guère bavarde, mais du moment que vous ne lui demandez pas de vous décrocher la lune, votre séjour ici ne sera pas trop désagréable.

Il recula et ferma la porte à double tour. J'entendis décroître rapidement le bruit de ses pas. Une autre porte au rez-de-chaussée claqua et ce fut le silence.

Je restai un bon moment désespérée, ayant du mal à réaliser la situation à la fois inhabituelle et inexplicable qui venait perturber ma petite vie tranquille de jeune femme choyée. J'avais très peur, mais j'essayai de me rassurer en songeant que cet enlèvement n'était pas passé inaperçu. Pour moi, cela ne faisait aucun doute, la police était déjà sur mes traces.

Mon pauvre Phil devait être mort d'inquiétude. Et les jumeaux, que pensaient-ils de l'abandon de leur maman ? J'éclatai brusquement en sanglots libérant ainsi le trop-plein d'anxiété.

Ce ne fut qu'au bout d'un très long moment que je retrouvai un semblant de calme.

Tout avait commencé la veille, aux environs de dix-sept heures. Sortant de l'établissement où j'étais employée depuis quelques années, j'étais bien loin à cet instant d'imaginer que cette superbe journée allait se terminer de cette façon.

Il faisait encore chaud pour cette fin du mois de septembre, l'été jouait les prolongations. Les terrasses des cafés étaient bondées et j'eus un instant la tentation de m'installer à l'une des tables pour boire une citronnade bien fraîche. Mais les jumeaux m'attendaient avec impatience dans notre petit appartement.

Tranquillement, donc, je me dirigeai vers la bouche de métro la plus proche. C'est alors que j'aperçus un homme vêtu d'une grosse veste en laine, marchant d'un pas rapide et se dirigeant droit sur moi. Il avait les mains dans ses poches et ses yeux étaient braqués dans les miens. Tout d'abord, amusée, je songeai

qu'il devait être un grand frileux pour porter un tel vêtement par cette chaleur.

Mais avais-je aussi ressenti à cet instant une sorte de prémonition ? Car survinrent presque aussitôt l'inquiétude et la peur. J'étais comme un rat enfermé dans une cage avec un serpent, il m'hypnotisait.

Lorsqu'il m'aborda, je songeai : « Que me veut-il ? » Un objet dur toucha alors ma poitrine, ses lèvres frôlèrent mon oreille, il chuchota :

— Tu me suis discrètement, sans faire de foin.

Interloquée, je fis un écart.

— Pardon ?

Ce recul naturel de ma part le déconcerta. Nerveux, il perdit son sang-froid.

— Pas d'histoires, fit-il d'une voix sourde et il me tira brutalement par un bras.

Un courant glacé parcourut mon échine. Je hurlai en essayant vainement de me dégager. Alors, l'homme m'entraîna sans plus de discrétion vers une voiture de couleur sombre, dévoilant à la vue de tous un revolver dont la gueule noire se colla sur ma tempe.

Il y eut autour de nous des cris de protestation et de stupeur et le tout se transforma très vite en une sorte de bourdonnement confus.

Je fus happée et tirée à l'intérieur par deux bras puissants et, presque aussitôt, le véhicule démarra en trombe.

Très vite je repris mes esprits. Je hurlai et me débattis comme un beau diable. Convulsivement, et à l'aide de mon sac, je frappai tout ce qui était à ma portée, un visage, des bras, une poitrine et le vide. Mais l'un de mes poignets était prisonnier dans un étau et je perdis rapidement le peu d'avantages que je croyais naïvement posséder. En un tour de main d'expert, le type me fit basculer à plat ventre. Mes bras furent tirés et maintenus dans le dos, puis immobilisés à l'aide d'une paire de menottes.

Rageusement, je le mordis cruellement à la cuisse. Mal m'en prit, un coup porté derrière la tête me mit à moitié KO. L'instant suivant, il m'injectait un sédatif dans le gras du bras.

Allongée sur ce lit, je songeai soudain qu'il valait mieux agir que gémir. Il n'était absolument pas question de rester enfermée dans ce lieu sans en connaître la raison et, surtout, contre mon gré.

J'eus alors une idée, certes pas très géniale, mais ce fut la seule qui me vint à l'esprit. Le vasistas était suffisamment grand pour que je puisse sortir par cet endroit. J'espérai qu'il ne fût pas fermé à clé.

Comme pour beaucoup de chalets, la pente du toit très inclinée descendait assez bas vers le sol. Un saut, et la réception se ferait sans trop de bobos. Il me faudrait, cependant, profiter d'un moment favorable pour mettre mon projet d'évasion à exécution. Alors, pour bien analyser la situation, je décidai de jeter un coup d'œil sur les alentours.

Le lit se trouvait un peu à l'écart. Je le poussai pour le placer juste sous le vasistas. Ses pieds en glissant sur le plancher firent un bruit épouvantable. J'écoutai, inquiète, mais personne ne semblait être alerté. Je ne suis pas grande, qu'à cela ne tienne, je portai la table et la posai sur le lit pour me hausser à la bonne hauteur. Là, c'était presque parfait, mais très instable.

Je ne voyais pas grand-chose : d'un côté, les montagnes verdoyantes formaient un mur, de l'autre un groupe d'arbres obscuriaient le reste du paysage et le peu de terrain entourant le chalet était chahuté par des rochers.

Sur la droite, j'aperçus la voiture sombre ; une silhouette était penchée à l'intérieur. Pour mieux l'apercevoir, je me tordis le cou et me déplaçai sur mon perchoir, en équilibre. À l'instant où l'homme faisait demi-tour pour entrer dans le chalet, la table bascula sur le plancher et m'entraîna dans sa chute.

Il y eut aussitôt des pas précipités dans l'escalier et la porte s'ouvrit brutalement. L'œil sévère, la bouche crispée, mon ange gardien parut sur le seuil.

Sans un mot, il me prit à bras-le-corps et me jeta sans ménagement sur le lit qui couina lamentablement en me recevant.

Je poussai un cri de frayeur ; lui semblait faire de violents efforts pour ne pas me réduire en bouillie, mais il redressa la table et la remit à sa place.

Avant de quitter la pièce, il agita une main large et menaçante devant mon visage.

Les yeux fixés sur la porte close, je laissai se calmer les battements affolés de mon cœur.

Je n'avais même pas vérifié si le *vasistas* était fermé à clé. De toute façon, il fallait que je prenne mon mal en patience. L'avenir n'était peut-être pas si désespérant qu'il en avait l'air. Encore que...

Je commençais à m'assoupir, lorsque des pas plus légers grimpèrent l'escalier. La clé tourna, la porte s'ouvrit et une femme brune coiffée d'un chignon haut perché sur la tête apparut. Elle portait un plateau contenant un repas complet et appétissant. Sans un mot, elle le posa sur le sol près de la porte et s'en alla.

Contrariée, je faillis me mettre à pleurer. Décidément, le moral n'était pas au beau fixe.

Je fis un effort pour manger. C'était bon ! Poulet, haricots verts, fromage et une pomme. Ensuite, je fis un brin de toilette – l'eau était froide –, puis une petite sieste. Je m'endormis profondément.

Il faisait presque nuit lorsque mon ange gardien m'invita à faire avec lui une courte promenade, histoire de prendre l'air. Ses pas dans les miens, je le sentais aux aguets, prêt à intervenir au moindre geste suspect de ma part. Ce qui créa entre nous, malgré la magnifique nuit, un échange d'ions négatifs qui n'incitaient pas à une conversation décontractée.

Avant de m'enfermer de nouveau dans la chambre, il fit une halte à la cuisine où un repas avait été préparé. Comme le matin, il tira la chaise et m'invita à prendre place.

— Prenez votre temps pour dîner. Je vais vous tenir compagnie une petite demi-heure et vous retournerez dans votre

chambre. Je ne dors pas dans cette maison, mais vous ne serez pas seule, Valérie et son mari habitent ici. José sera votre gardien de nuit. Ne faites rien qui puisse l'énerver, il est un peu... il fit un geste du doigt vers sa tempe. Ah ! J'oubliais, le vasistas est scellé.

— Merci pour cette information, murmurai-je, légèrement contrariée.

Avant de remonter vers ma prison, je demandai de me rendre au petit coin et j'inspectai rapidement le lieu. Une petite fenêtre close par un loquet était située au-dessus de la cuvette. Pour ce soir, pas question de tenter une quelconque évasion avec le loustic derrière la porte.

Après une nuit longue et cauchemardesque, je finis par m'assoupir au petit matin.

Je fus réveillée quelques heures plus tard par l'arrivée de plusieurs voitures. Il faisait très chaud sous ces combles. Le soleil était déjà haut. Quelle heure pouvait-il bien être ? Quelqu'un monta à l'étage, tourna la clé dans la serrure et l'homme aux yeux bleus pénétra dans la pièce.

— Je vous amène de la visite, dit-il avec un sourire crispé.

Le nouveau venu était petit et rondouillard. Il inclina la tête en un salut grotesque. Il m'examina sans un mot, sans un sourire. Ses yeux pâles semblaient être deux lames d'acier. Puis il demanda sans détourner le regard mauvais qu'il avait posé sur moi :

— Avez-vous obtenu une réponse, Dieuvel ?

— Non, pas pour le moment. Il a jusqu'au milieu de l'après-midi pour donner éventuellement son accord.

— Bien ! Patientons.

Le petit gros plissa alors les yeux et prononça ces paroles qui me firent froid dans le dos :

— Vous savez ce qu'il vous restera à faire en cas de réponse négative, Dieuvel ?

Il fit glisser un doigt sous son menton d'une oreille à l'autre. Une grimace significative faisait bien comprendre le message.

— Et si cela n'est pas suffisant, passez à l'action suivante.

Et sans saluer, il sortit de la pièce et descendit lourdement l'escalier.

Son subalterne lui emboîta aussitôt le pas et la porte se ferma sur ma prison. La clé claqua de nouveau dans la serrure, et ce simple bruit me sembla aussi détonant que des coups de feu.

Sidérée, paniquée, je mis un long, très long moment à calmer les battements affolés de mon cœur.

Quelqu'un devait répondre de ma vie. Bien ! Mais qui ? Entre quelles mains mon existence était-elle en balance ? Qui pouvait être assez proche pour accepter un tel chantage ? Phil ? Pour quelle raison ? Ou assez éloigné pour le refuser ? Était-ce une demande de rançon ?

Nous n'étions pas bien riches. Philippe était prof de maths et moi, sténodactylo dans une petite entreprise de prêt-à-porter.

Mon mari aurait-il commis un acte qui aurait attiré le courroux de ces messieurs ?

« Et s'il n'a pas encore compris, passez à l'action suivante »... Après ma mort, que pouvait-il y avoir de plus terrible pour Phil ? Sa mort ? Ou... je n'osais formuler, même du bout des lèvres, la terrible pensée qui me submergeait.

À l'extérieur, des portières claquèrent, et aussitôt les voitures s'éloignèrent.

Au rez-de-chaussée, le silence était revenu, Seuls, les bruits domestiques d'une maison tranquille montaient jusqu'à ma prison.

Ce que je ressentais à cet instant ? Rien. Ni peur ni angoisse, ni révolte. Le vide complet. Je pense que je suis restée là, plantée au milieu de la chambre un long moment et raide comme un piquet. Puis peu à peu, quelque chose venant de mon bas-ventre remonta jusqu'à m'évanhir totalement. La détermination salvatrice. Je décidai aussitôt de m'évader « coûte que coûte ».

Cependant, je ne pouvais sortir de cette pièce. La seule issue se situait au rez-de-chaussée : la petite fenêtre des toilettes. Ça tombait bien, car causé par tant d'émotions, un terriblement mal au ventre me plia soudain en deux.

Je cognai des deux poings sur le panneau de la porte. Quelques instants plus tard, Valérie apparut, elle portait un plateau de déjeuner qu'elle déposa sur le parquet.

— S'il vous plaît, je voudrais descendre un moment.

— Je n'ai pas de temps à vous consacrer pour l'instant, me répondit-elle.

Le ton était un peu glacial. La gorge serrée et les tripes nouées, je suppliai :

— Je voudrais aller au petit coin.

Elle soupira, mais accéda à ma prière.

Pressée, je descendis les marches trop rapidement au gré de Valérie. Elle se méprit sur mes intentions et m'agrippa par l'épaule.

— Ne faites pas la sottise. Je ne pourrai peut-être pas vous retenir si vous tentez de fuir, mais je ne suis pas seule dans cette maison et vous risquez gros. Puis devant les toilettes, elle dit d'une voix sourde :

— Dépêchez-vous.

Heureusement, elle ne me demanda pas de laisser la porte ouverte. Je tirai le loquet et mis aussitôt à exécution mon évasion.

Tant pis pour les conséquences en cas d'échec. Pour la circonstance, je modifiai un peu cet adage qui déclare : *Qui ne risque rien n'a rien*, par *Qui ne risque rien risque sa vie*.

Je grimpai sur le siège, ouvris la fenêtre étroite. Ce n'était pas aussi facile que je l'espérais. Au bout de la troisième tentative, la tête et les épaules étaient à l'extérieur, mais le reste avait du mal à passer. Je faisais trop de bruit ; Valérie cogna légèrement sur la porte.

— Ça va ? s'informa-t-elle, d'une voix où perçait un peu d'inquiétude.

Je ne daignai pas lui répondre.

« Allez Marianne, lève tes fesses. », me gourmandai-je.

Eurêka, je basculai la tête en avant dans une chute douloureuse. Alertée, Valérie appela à la rescousse.

Il y avait une inclinaison assez forte du terrain. Pieds nus et le plus rapidement possible, je filai. Mais une souche ou un autre piège caché dans l'herbe me fit chuter. Je m'aplatis de tout mon long en jurant. Je frottai mes orteils endoloris et je profitai de ce répit involontaire pour regarder dans la direction du chalet. Un homme accourait. Dieuvel !

Il apparaissait et disparaissait au gré du terrain avec une agilité et une rapidité déconcertante. Il fallait vraiment que je lui échappe, sinon il allait m'en cuire. Je me redressai.

Un peu plus loin, il y avait une sapinette. Je devais arriver là-bas, très vite ! J'espérais ainsi me dissimuler au milieu de ses rameaux et échapper à mon poursuivant, dont je percevais les bruits de pas se rapprochant de plus en plus.

Je n'osais pas me retourner pour juger de la distance qui restait entre nous... d'ailleurs, je n'en eus pas le temps.

Mes jambes furent happées à la manière des joueurs de rugby et je fus plaquée brutalement au sol. Je poussai un cri de désespoir. Le souffle court, mon visage enfoui dans l'herbe, je laissai deux mains ramper le long de mon corps, tandis qu'un poids énorme m'écrasait. Son souffle précipité se mêlait dans mes cheveux. Pendant plusieurs secondes, nous restâmes sans bouger.

Lorsque Dieuvel se redressa, il m'obligea à en faire autant.

— Allez, dit-il simplement en désignant la direction de ma prison. Je fis non de la tête, incapable de parler. Il pinça ses lèvres, me prit le poignet et m'entraîna derrière lui. Il marchait à grands pas. Je n'en pouvais plus.

Je portais sur les épaules une lourde et profonde détresse. Alors, complètement démoralisée, je me laissai tomber sur les genoux. Emporté par son élan, il buta et faillit s'affaler.

— Merde ! s'exclama-t-il.

Il poussa alors un profond soupir et garda le silence un moment ; puis il se pencha vers moi, dégagea les cheveux qui voilaient mon visage, leva mon menton et m'obligea à le regarder, et là, il me fit la plus surprenante des propositions :

— Je sais que les circonstances ne plaident pas en ma faveur, mais je vous en supplie, il faut me faire confiance. Je vous promets, je vais faire tout ce qui est en mon pouvoir pour vous aider.

Je le regardai stupéfaite ! Comme si j'allais le croire !

— Alors, laissez-moi partir, je veux retourner chez moi.

— Ce n'est pas possible pour le moment. Allez, courage, venez, insista-t-il, la main tendue vers moi, m'invitant à me relever. Têtue, je ne fis pas un geste.

— Bon, aucun problème.